

ÉCRIRE LE POST- (COLONIAL/MODERNE) AU FEMININ :

Un “post” dans le Post chez Buchi Emecheta

Kouadio Pascal KOFFI

Résumé

Cet article examine le postmoderne à travers deux de ses discours majeurs notamment le postcolonial et le féminisme dans *Second Class Citizen* de Buchi Emecheta. En s'appuyant sur ce roman de l'auteure Nigériane, l'analyse démontre les enjeux d'une contradiction idéologique par le truchement d'une conscience féminine portée par le protagoniste. Il se fonde sur ce rapport ambigu, car à la fois belliqueux et harmonieux, que ces deux discours entretiennent dans le roman féminin africain. L'analyse est conduite par un regard féminin entre présence et passé, masculin et féminin à cheval entre le soi et l'autre. Ainsi l'œuvre de Buchi Emecheta est-elle analysée selon les critères de subjectivité féminine et de remise en question du présent et du consensus vers un idéal féminin également subjectif. Ces critères de subjectivité permettent d'affirmer l'épistémologie postmoderne de l'œuvre et consacrent, de ce fait, un dialogue intra-idéologique qui débouche sur l'émergence d'un petit récit.

Mots-clefs : Buchi, post- (colonial/moderne), féminin, subjectivité, récit.

Abstract

This paper investigates the postmodern under its postcolonial and feminist wings as major discourses in Buchi Emecheta's *Second Class Citizen*. From this novel by the Nigerian writer, the investigation unravels the scope of an ideological contradiction through a feminine consciousness raised by the protagonist. It is justified by this ambiguous relationship viewed at the same time as warlike as well as harmonious between postcolonial hint and feminism in African female novel. The study is conducted from female lens in between present and past, male and female on self and other. Thus, Emecheta's novel is analysed in accordance to criteria of feminine subjectivity and questioning the conventional present toward a female ideal in a subjective line. Those subjective criteria put forth the postmodern epistemology matching with the novel and then cast an intra-ideological dialogue substantiating a “little narrative” anchorage.

Key-words: Buchi, post- (colonial/modern), female, subjectivity, narrative.

INTRODUCTION

Selon Desiree Lewis, le mouvement des femmes africaines n'est pas (à l'origine) dissocié des luttes politiques des années 1950 et 1960 initiées par l'élite africaine (D. Lewis, 2017, p. 11). Cette remarque qui met en relief la collusion entre les hommes et les femmes sur le front de la libération anticoloniale, découle également de l'expression d'un désaccord survenu au fil du temps. Lequel désaccord devient plus notable au cours des années 1980 avec l'avènement du féminisme de la troisième vague considéré successivement comme un « tournant » par Elisabeth Badinter (2003, p. 11-19) et un « changement de paradigme de 1970 à 1990 » par Michele Barrett et Anne Phillips (1992, p. 6). Mais en exprimant ce désaccord, les femmes africaines, à l'instar de la « subalterne » de Gayatri Spivak (1988), règlent deux comptes à la fois. Il s'agit d'une distanciation au *Féminisme* et au *Nationalisme*.

Ces deux mouvances de pensées issues du postmodernisme subissent une subversion, caractéristique de la notion d'*incrédulité* postmoderne telle que conceptualisée par Jean François Lyotard dans *Postmodern Condition* (S. Sim, 2013, p. 181). L'idée de post dans le Post découle de cette sempiternelle remise en question du temps présent en le défiant ou le morcelant selon les circonstances fondées sur la subjectivité. Il s'agit d'un remue-ménage dicté par le concept de 'sveltesse' (svelteness) (S. Sim, 2013, p. 195) subversif des notions de permanence, de suprématie et même d'irréversibilité idéologiques ou politiques. Buchi Emecheta, l'écrivaine Nigériane et grande figure de l'écriture féminine d'Afrique s'inscrit dans ce sillage avec son roman *Second Class Citizen*. Par l'entremise de cette œuvre, l'auteure consacre une preuve de l'écriture postmoderne perçue comme une intra-dialectique au sein des *petits récits*, devenus oppressifs pour certaines minorités, gênent au même titre que les *grands récits*. En quoi ce texte consacre-t-il le rapport dialectique entre « grand » et « petit » récit ? Comment ce rapport se structure-t-il dans le roman de Buchi Emecheta ? Ou encore, comment l'écrivaine restructure-t-elle le postcolonialisme et le féminisme comme mouvances postmodernes à travers son texte ?

La présente problématique a pour objectif de montrer comment l'écriture féminine (africaine) repense et panse le post-(moderne/coloniale). À la lumière du féminisme postcolonial, la présente étude sera déployée sur trois axes, à savoir l'épistémologie du post-(colonial/moderne) au féminin, la structure d'une intra-dialectique et l'émergence d'un (*petit*) récit autonome.

I. SECOND CLASS CITIZEN : L'ÉPISTÉMOLOGIE D'UN POST-(COLONIAL/MODERNE) AU FÉMININ

Moins qu'un agenda précis et uniforme, la pensée postmoderne est plus une réaction disparate/multiforme contre l'unicité et le monopole (S. Sim, 2013, p. 6). Mieux, elle s'observe à travers l'ancrage de floraison de diverses pensées idéologiques qui se veulent homogènes en elles. C'est l'exemple du postcolonialisme et du féminisme, devenues

répressives, subissent l'autopsie postmoderniste avec la prise de la parole notamment de l'*indigène* des indigènes par le truchement de l'écriture. Le chantre du féminisme avec petit 'f', Buchi Emecheta est l'une des ces indigènes qui apposent cette autopsie. La sienne est remarquable dans son roman *Second Class Citizen*.

L'œuvre porte en elle l'épistémologie du discours postmoderne. En effet, l'éthos de ce discours est le rapport dialectique entre deux types de récit distingués par les épithètes « grand et « petit ». Ils se contrarient entre légitimation et dé-légitimation d'après Lyotard (1984)¹. Ce jeu de contradiction constitue l'enjeu du discours postmoderne comme étant une révolution dans/contre la révolution. Ainsi le récit de Buchi commence-t-il par :

It had all begun like a dream. You know, that sort of dream which seems to have originated from nowhere, yet one was always aware of its existence. One could feel it, one could be directed to it; unconsciously at first, until it became a reality, a Presence. Adah did not know for sure what gave birth to her dream, when it all started, but the earliest anchor she could pin down in this drift of nothingness was when she was about eight years old. She was not even quite sure that she was exactly eight, because, you see, she was a girl. She was a girl who had arrived when everyone was expecting and predicting a boy. So, since she was such a disappointment to her parents, to her immediate family, to her tribe, nobody thought of recording her birth. She was so insignificant. One thing was certain, though: she was born during the Second World War. (p. 1).

Ce passage introductif du récit fait mention de deux éléments permettant au lecteur de percevoir les germes d'un discours postmoderne. Il y a d'abord la voix narrative qui est sûrement féminine. Certes, peu d'éléments concourent à l'identifier sitôt. Mais l'équation de Stanzel (1982) rapportant la voix narrative à celle de l'auteur(e) nous permet de l'affirmer, étant donné que Buchi Emecheta est une auteure. Ensuite, le passage évoque expressément le personnage principal (Adah) avec son déterminatif féminin le plus certain avec le pronom personnel « She ». Mis ensemble, ces deux signes narratifs initient le rapport entre le *masculin* et le *féminin*.

En plus, notons que le contenu du passage illustre la charge offensive ou dialectique portée par la narrativité. Tout commence par la première phrase (articulation) qui est une comparaison ou une métaphore de prise de conscience. Autrement dit, le 'rêve' ici renvoie à la 'conscience'. Laquelle conscience est subséquente aux faits injustes subis par le personnage principal notamment les frustrations liées à son identité sexuelle. Le contexte de sa naissance (pendant la deuxième guerre mondiale) confirme la prise de conscience car cette période est celle qui marque le véritable point de départ du postmoderne. La montée en puissance du *féminisme* le justifie en ce que le fameux récita « on ne naît pas femme, on le devient » de Simone de Beauvoir (1949, p. 13) résulte de cette période. L'omniscience de la voix narrative contenue dans le passage était à succès l'idée de conscience post-guerre et amène le lecteur à circonscrire de facto les traces du *petit* récit contre le *grand*.

De fait, la narratrice utilise des tournures emphatiques telles que « you know », « you see » ainsi que le pronom (im)personnel « one » pour dessiner l'ordinaire, le traditionnel, le

¹ La version française est de 1979, mais nous citons la version anglaise traduite par Geoffrey Bennington et Brian Massumi.

cliché, le statu quo. Elle souligne ainsi le « déjà su de tous » et donc la norme qui gouverne. Mais une norme désarmait déliquescente quand apparaît le rêve d'Adah. Ce rêve, s'inscrivant dans la dynamique de la conscience féministe, vise à renverser l'ordre traditionnel. Dès lors, se confirme l'idée de contradiction ou de subversion. D'où l'émergence d'un récit contradictoire caractéristique du *petit* récit. Cependant, le lecteur observe que le récit d'Adah se situe dans un autre récit ayant les mêmes caractéristiques des petits récits. L'intra-récit comme réalité dans *Second Class Citizen* peut se justifier par le rêve d'Adah. Ce rêve prend son envol dans les entrailles du post-colonialisme qui sous-entend la liberté du nègre à décider de son évolution, d'abord, par le truchement de l'éducation formelle, et ensuite, par le biais de sa propre culture et système socio-économique ou politique. En d'autres termes, le récit de *Second Class Citizen* est un (intra-)récit postcolonial qui interroge la modernité perçue par Ama Ata Aidoo comme une ambiguïté culturelle ou identitaire faite du mixage complexe entre tradition et *civilisation* européenne (1997, p. 94).

Cette idée d'intra récit interpelle le lecteur sur la notion de subjectivation au féminin à l'aune du féminisme. Il s'agit d'une énonciation qui saisit l'enjeu subjectiviste contenu dans le discours féminin aux antipodes du colonialisme. En effet, la narration mentionne la résilience des croyances sur la supériorité de l'enfant du sexe masculin et indique l'amplification de cette pesanteur à travers l'accès à l'école. Étant une nouvelle instance de socialisation devenue une structure misogyne, l'école est narrée comme une structure adjuvante au machisme traditionnel :

School- the Igbo never played with that! They were realising fast that one's saviour from poverty and disease was education. Every Igbo family saw to it that their children attended school. Boys were actually given preference, though. So even though Adah was about eight, there were still discussions about whether it would be wise to send her to school. Even if she was sent to school, it was very doubtful whether it would be wise to let her stay long. 'A' year or two would do, as long as she can write her name and count. (p. 3)

Ce passage se structure en deux séquences selon son contenu. La première fait mention de l'approbation (générale) de l'école formelle par les colonisés. Quant à la deuxième séquence, elle souligne l'exception à la règle de l'accession à cette institution selon que l'on est du sexe féminin. La narratrice évoque cette exception comme étant une entorse à l'identité féminine et un prolongement de l'idéologie machiste de la communauté Igbo. De fait, le déni contenu dans l'extrait se dévoile à travers la voix narrative, dénonciatrice du grand récit et initiatrice d'un petit récit.

Si le grand récit est porté par la prérogative gouvernante du *masculin*, le petit, en essor dans la voix narrative, est quant à lui exhibé par le *féminin*. Ce féminin se démarque du centre et se pose comme une réaction légitime contre le statu quo. Ainsi, Adah de Buchi Emecheta redéfinit la norme sociale de sa communauté en s'insurgeant contre les croyances les plus ancrées et perpétuées. Cette figure du personnage principal de l'œuvre est le symbole de l'écriture féminine qui, selon Sandra Gilbert, est conçue pour corriger les imperfections d'une culture (machiste) par l'adaptation des règles de la nature (voir S. Stuart, 2013, 64). De ce fait, la figure du personnage principal se présente comme une question au contexte plus ou moins moderne de l'histoire du récit. En s'appuyant sur le passage susmentionné, l'histoire du récit

évoque l'époque d'une Afrique moderne ayant pour ancrage majeur le transfert des compétences par le truchement de l'école occidentale. Le personnage principal relève le fait que ce transfert de cette compétence équivaut à une injustice dès lors qu'il omet le sexe féminin. Ainsi, son attitude et sa réaction recueillis dans le récit font d'elle une interrogation dans la mesure où elle refuse que la modernité soit le réceptacle ou le continuum de la tradition.

Cette interrogation justifie davantage l'idéologie du post(...) en ce sens qu'elle est portée par une gamine de huit ans qui serait la réincarnation de sa grand-mère. Selon la narratrice, la mère du père d'Adah (morte plus tôt) promet à son fils de cinq ans de revenir s'occuper de lui parce qu'elle n'a pas eu le temps de le faire : « When Pa's mother was dying, she had promised Pa that she would come again, this time as his daughter. She was sorry she could not live to bring him up. She died when Pa was only five » (p. 8). Ces deux éléments ontologiques du personnage principal notamment la fraîcheur de l'âge et la réincarnation permettent d'affirmer qu'Adah est étonnement subversive des règles établies.

Certes le deuxième élément relève du mythe, mais il fait d'Adah un personnage ambivalent avec la double identité grand-mère/fillette. Dédoublée, cette identité présenterait une fillette sous la direction d'une grand-mère dans son rôle traditionnel. En général, l'image de la grand-mère apparaît dans la littérature féminine d'Afrique noire comme un vecteur d'assimilation et de perpétuation de la tradition, voire le patriarcat. Ce constate se fait dans le classique *Une si longue lettre* (1979) de Mariama Bâ entre la petite Nabou et le père de Mawdo, dans *Changes* d'Ama Ata Aidoo entre Esi et sa grand-mère (1991). Par ailleurs, la grand-mère est souvent peinte comme le prototype de l'expérience, de l'accomplissement social en termes de statut de femme épouse-mère à l'image de Naa Yomo dans *Faceless* d'Amma Darko (2003, p. 92-94).

En ce qui concerne *Second Class Citizen*, remarquons qu'Adah, sinon la mère-réincarnée ou encore la grand-mère dans la peau d'une fillette, refuse de jouer un rôle qui est la sienne même si ce rôle justifie la raison de sa 'réincarnation'. Ainsi revendique-t-elle un autre rôle avec une autre identité selon le contexte. Et le contexte est celui où le sujet féminin décide de s'affirmer face à une "double colonisation" (G. Spivak, 1988) au risque de descendre définitivement sans possibilité de sauvetage dans des liens abyssaux du patriarcat. En effet, Adah se serait interrogée sur ce qui pourrait être le statut d'une femme déjà fragilisée dans une société où l'illettré(e) illustrerait le portrait parfait de l'impotence. Cette question amène le personnage principal à défier les contraintes en rejoignant l'élite africaine par le truchement de l'école formelle. Ce parchemin est fait de remise en question et de contournement des normes sociales, des croyances et stéréotypes qui raffermissent le patriarcat et donc du grand récit. De plus, les péripéties liées à la vie notamment la mort de son père, le passage d'un enfant à entretenir à un enfant entretenant toute une famille dans la position de servante (p. 8-9). Malgré tous ces obstacles, l'idée de se créer une passerelle pouvant donner un sens à son existence ne quitte pas Adah.

Mieux, le protagoniste de *Second Class Citizen* désacralise le mariage qu'il perçoit comme l'une des institutions les plus restrictives d'après le passage ci-dessous :

She would never, never in her life get married to any man, rich or poor, whom she would have to serve his food on bended knee: she would not consent to live with a husband whom she would have to treat as a master and refer to as a 'Sir' even behind his back. She knew that all Igbo women did this, but she wasn't going to. (p. 14)

La dernière phrase de ce extrait établit clairement l'épistémè du grand récit contre lequel Adah fait valoir le concept lyotardien de sveltesse. Pour le protagoniste, la vérité ne provient pas forcément de la norme. En refusant le mariage tel que pratiqué chez le peuple Igbo, le personnage de Buchi Emecheta met en relief la précarité des normes et justifie l'approche féministe de l'œuvre. Cette approche est celle qui fait de l'écriture (féminine) un exutoire qui révèle le refus du réel en cherchant un autre réel plus confortable à en croire Simone de Beauvoir dans *The Second Sex* (1949, p. 836). Cet autre réel en quête dans *Second Class Citizen* est (du point d'Adah) la recherche voire l'invention d'autres vérités et d'autres visions au-delà du repli et du protectionnisme identitaires. Ainsi, l'œuvre s'appréhende comme une question à l'idéologie postcoloniale en amont des luttes anticoloniales.

En somme, le rêve du personnage principal donne à *Second Class Citizen* les caractéristiques majeures d'une œuvre postmoderne. Cela se constate à travers l'incrédulité du protagoniste face aux normes, ses tentatives subversives de l'idéologie gouvernante et l'invention de soi en dehors des règles et croyances établies. En d'autres termes, Adah apparaît comme une conscience féminine au sein des idéologies postmodernes en mettant scène l'esthétique d'un dialogue intra-idéologique.

II. DE LA STRUCTURE D'UNE DIALECTIQUE INTRA-IDÉOLOGIQUE DANS LE RÉCIT DE BUCHI EMECHETA

Second Class Citizen est un récit qui consacre la présence intra-subversive des idéologies majeures notamment le post-colonialisme et le féminisme. Cette intra-subversion se lit dans la posture du protagoniste. Celui-ci se pose à la fois comme une rupture entre ces deux idéologies et une rationalisation de l'une par l'autre. Ainsi le lecteur de Buchi Emecheta découvre-t-il un protagoniste ambigu où ambivalent dévoilant en lui une structure dialectique intra-idéologique. Mais la première structure de cette dialectique s'observe dans l'opposition du protagoniste aux normes sociales bien établies telle que développée dans la première partie de l'analyse. Dans la deuxième partie, il s'agira de montrer comment le sujet féminin se nie et se dénie par le truchement du jeu du post(...) en relevant les structures internes de l'ambivalence du protagoniste.

De prime abord, le récit d'Adah évoque une conscience féministe radicalement opposée aux convenances traditionnelles de sa communauté. Par exemple son refus d'assimiler les stéréotypes selon lesquels l'école est un privilège masculin forge en elle une conviction qui la projette comme une pionnière de la conscience féministe au sein de sa communauté. À ce titre, Adah rejette toute idée de compromis sauf s'elle s'allie à sa quête.

C'est pourquoi il n'y a que la cause de l'éducation qui justifie son mariage avec Francis selon la narratrice :

Well, there was one thing she had not bargained for. To read for a degree, to read for the entrance examination, or even for more 'A' levels, one needed a home. Not just any home where there would be trouble today and fights tomorrow, but a good, quiet atmosphere where she could study in peace. [But] Adah could not find a home like that. In Lagos, at that time, teenagers were not allowed to live by themselves, and if the teenager happened to be a girl as well, living alone would be asking for trouble. In short, Adah had to marry. (p. 19)

Le contexte et la circonstance qu'évoque l'extrait ci-dessus conduisent le protagoniste à un compromis en acceptant son mariage avec Francis. Le mariage d'Adah s'appréhende ainsi comme un acte contraignant mis à son actif dans la mesure où il lui permet d'avoir un toit aux fins de poursuivre ses études à Lagos où il est impossible à une jeune fille de son âge d'aménager seule. En outre, le choix de Francis s'avère judicieux pour le protagoniste car ce dernier est non seulement de son âge mais il est surtout un élève comme elle. L'âge et l'école font d'eux des personnes égaux (en termes de rapport de force) et d'intérêt commun. Mais le plus important pour Adah reste la possibilité pour elle d'étudier à Lagos.

Le deuxième élément caractéristique de ce mariage est le choix d'un époux incapable de payer la dot qui conditionne et cautionne la célébration d'un mariage digne selon les mœurs Igbo (Ifi Amadiume, 1997). Mieux, le protagoniste se réjouit de son choix comme le souligne la narratrice:

To Adah the greatest advantage was that she could go on studying at her own space. She got great satisfaction, too, from the fact that Francis was too poor to pay the five hundred pounds bride-price Ma and the others members of the family were asking. (p. 19).

L'idée d'Adah est de contracter un mariage abstrait des pactes qui enlissent les contraintes et la suprématie du patriarcat.

La posture susmentionnée du protagoniste fait découvrir au lecteur le caractère initial du personnage de Buchi Emechata. Il s'agit d'un sujet féminin très hostile à la norme et ferme dans sa volonté de la déconstruire. Cette attitude fait montre d'une conscience féminine avant-gardiste de l'émergence d'un féminin investi d'une quête aux antipodes de la tradition. Toutefois, elle s'auto-évalue dans le cours du récit lorsque son porteur, inscrit dans la dynamique de la mobilité, découvre des facettes de l'universalisme. Cette remarque se fait dès l'entame du chapitre 3 intitulé : *A Cold Welcome*. Cet accueil froid est d'abord relatif à un « changement spatial » qui influe nécessairement sur l'identité en créant une sorte de désillusion et une « ambivalence identitaire » (Medjdoub Kamel, 2017, p. 242). Les prémices de l'évaluation de la conscience féminine se dégagent dans les lignes narratives qui suivent :

England gave Adah a cold welcome. The welcome was particularly cold because only a few days previously they had been enjoying bright and cheerful welcomes from ports like Takoradi, Freetown and Las Palmas. If Adah had been Jesus, she would have passed England by. Liverpool was grey, smoky and looked uninhabited by humans. It reminded Adah of the loco-yard where they told her Pa had once worked as moulder. In fact the architectural designs were the same. But if, as people

said, there was the plenty of money in England, why then did the natives give their visitor this poor, and cold welcome. (p. 33)

Sur le plan spatial, ce passage donne de constater l'entrée en jeu d'un élément déstabilisateur de l'équilibre psychologique d'Adah. L'étrangéité de l'espace et son impact sur le protagoniste tel que peint dans cet extrait déclenche le phénomène d'un dialogue sous la forme d'un monologue. L'effet réel de ce monologue dont la narratrice se charge de nous rapporter avec omniscience est la mise en évidence des structures d'une dialectique intra-idéologique. La première est celle qui inscrit la prééminence du postcolonial dans l'esprit du protagoniste. Ici, il s'agit de la confrontation des valeurs culturelles autour de la notion de l'humanisme. En se rendant compte que les gens sont plus individualistes en Angleterre qu'à Takoradi, Freetown et Las Palmas, Adah garde déjà en souvenir la chaleur humaine et le communautarisme. Ces valeurs caractéristiques de sa communauté d'origine lui permettent de voir la différence nette entre l'Occident et l'Afrique.

Mais cela ne constitue pas un enfreint au rêve d'Adah qui est celui de devenir une « femme émancipée » à l'image du personnage masculin Nweze comme le souligne ce passage : « If people like Lawyer Nweze and others could survive it, so could she » (p. 33). Au-delà de ce que cette phrase déclarative confirme la détermination du protagoniste, elle suggère un véritable affront qu'Adah entend laver. La problématique autour de cette détermination réside plus dans l'approche praxique dont use le protagoniste. Au premier plan, l'on note une méthode émulative qui projette le masculin comme le modèle de réussite ayant stimulé en Adah un projet de réalisation de soi. Or le député Nweze est lui-même un personnage décevant qui apparaît au début de la narration comme le démagogue de Chinua Achebe dans *Man of the People* (1966). Si l'image de ce type de personnage s'accroche au protagoniste, le lecteur de *Second Class Citizen* est en droit d'affirmer que Buchi Emecheta veut à la fois une chose et son contraire. En effet, il est absurde de comprendre que Nweze soit peint comme le prototype du patriarcat post-colonial et devenir de même la muse du personnage qui porte la conscience féministe dans l'œuvre.

C'est ici que se dévoile toute la trame du dialogue intra-idéologique dans l'écriture de Buchi Emecheta. Le postcolonialisme et le féminisme constituent les idéologies en dialogue dans le texte. Elles s'illustrent par la posture d'un protagoniste qui les incarne l'une et l'autre et toutes à la fois selon les circonstances. Ceci part de la désillusion d'Adah qui découvre que ces problèmes de femme ne sont pas forcément les mêmes que ceux de ses collègues de même génération :

The other girls were assistants, very young with long, skinny legs; most of them seemed to be all legs to Adah. Unlike their superior they were all fashion-conscious. They made Adah feel out of place, so she never really became too familiar with them. They made her feel inferior somehow, always talking of boyfriends and clothes. Adah would have liked to join in, for she was the same age, but she knew that if she opened her mouth she would sound bitter. She would have told them that marriage was not a bed of roses but a stunned of thorns, fire and nails. Oh, yes, she asked herself, must she spoil other people's dreams? So she preferred to listen and smile noncommittally (p. 42)

L'extrait ci-dessus fournit des substances interprétatives qui dépeignent l'état d'esprit du protagoniste. Lequel état peut se décrire en termes de désillusion, silence, infériorité et

classe. Ces phénomènes psychiques renvoient le protagoniste vers un soi intime et l'isolent du groupe-femme. En d'autres termes, l'idée d'homogénéité féminine se présente à Adah comme un mythe. Aussi sa différence la conduit-elle à se replier sur soi en s'adossant aux concepts féministes tels que le womanism et le motherism fondés sur la redéfinition de soi, la dignité maternelle et l'affirmation de la femme africaine au sein du groupe-femme sans oublier son éthique de mère (Mary M. Kolawole, 1997, p. 153, C. Ocholonu, 1999). À ce niveau du monologue, le dilemme du protagoniste débouche sur une troisième idéologie qui est celle du féminisme africain. Mais il faut remarquer que ces trois idéologies sont portées par l'esprit du Post(...).

Tirailé entre ces trois formes du *décentrage* (D. Adriana Opera, 2008, p. 15) idéologique, le protagoniste exhibe une sorte de chaos psychologique qui laisse entrevoir l'approche nomadique de l'écrivaine quant à sa position aux idéologies postmodernes susmentionnées. En effet, l'écrivaine Nigériane commence son récit avec un personnage fortement influencé par l'idée d'une émancipation féminine axée sur le décentrage du pouvoir tel qu'il est masculin. Ensuite, elle ralentit l'élan féministe de son personnage une fois que celui se retrouve en instance d'immigration. Enfin, l'auteure met son personnage en collision avec l'orthodoxie du féminisme définie comme la recherche 'd'égalité absolue' (voir H. Carby, 1988) et, dans une certaine mesure, en collusion avec le paradigme postcolonial vue comme la revendication d'une 'spécificité radicale' de l'ensemble (voir. P. Sharrad, 2012, p. 55). Une telle trajectoire du récit évoque le désenchantement et la mise en exergue d'un récit diasporique figuratif de l'être entre deux. Le cas présent serait de l'être entre trois, c'est-à-dire un vacillement entre souvenance, présence et perspective.

La souvenance se manifeste sous une forme ambiguë dans la mesure où le protagoniste est entre regret et nostalgie : le regret est relatif à son mariage et la nostalgie se réfère à son rêve d'enfant naïf croyant que l'éducation pourrait tout jouer pour une femme d'après le passage ci-dessous :

When she was little and alone, the challenge had been that of educating herself, existing, through it all, alone, by herself. She had hoped that in marriage, she could get herself involved in her man's life and he would share the same involvement in hers. She had gambled unlikily and had lost. (p. 158)

Cet état psychologique présente en tout une pathologie de l'être en conflit vers soi et l'autre. Ce conflit se transpose sur le champ idéologique à savoir une conscience féminine en égarement dans une pensée féministe dite englobant. Quant à la présence, elle est la première structure sur laquelle reposent les autres en termes de déboires. Le présent du protagoniste est celui d'un être situé au cœur des bouleversements qui remettent en question non seulement sa quête originelle, mais et surtout son identité. À ce titre, Adah est loin de prétendre une satisfaction et un accomplissement à la lumière de l'« Afropolitainisme » (M. Feldner, 2019, p. 129) en vogue dans la littérature de la diaspora africaine du 21^e siècle. Par contre, le protagoniste de *Second Class Citizen* réalise que les questions identitaires liées aux idéologies post(...) sont fluides, (parfois) individualistes et difficilement transversales. Dès lors, le protagoniste se réinscrit dans une dynamique postcoloniale en usant de l'hybridité et du mimétisme (H. Bhabha, 1994) pour écrire son *petit* récit.

En somme, l'analyse ci-dessus permet de montrer que la conscience féminine du protagoniste laisse entrevoir une dialectique entre idéologies postmodernes. Cela justifie l'instabilité du post(...) et consacre l'œuvre de Buchi Emecheta comme l'ancrage d'une fluidité de pensée actée par une conscience féministe (à cheval entre plusieurs idéologies) et qui suscite l'émergence d'un petit récit tel que nous allons l'analyser dans la section suivante.

L'EMERGENCE D'UN (*PETIT*) RÉCIT AUTONOME

Buchi Emecheta est une l'une des écrivaines Igbo qui défient le tabou et s'inscrivent contre les normes machistes de cette communauté. Marie Umeh la présente comme l'écrivaine la plus virulente de ses pairs en affirmant ceci dans *Postcolonial African Writers: A Bio-Bibliographical Critical Sourcebook*:

What distinguishes Emecheta's individual talent from her contemporary Igbo writer is her consistent iconoclastic vision, her explicit articulation, and her depiction of the woes of Igbo women due to repressive patriarchal norms that condemn them to prescribed fates of subsistence and subjugation. (1998, p. 150)

L'iconoclasme et la sévérité verbale comme spécificités accolées au talent féministe d'Emecheta fondent ainsi la littérature de l'auteure dont la quête est généralement opposée aux métarécits. En d'autres termes, lire Emecheta conduit à la découverte de *petits* récits. C'est l'exemple de *Second Class Citizen* qui exhibe les caractéristiques du petit récit dans le sens d'une alternative et une redéfinition du féminin.

L'analyse d'un petit récit dans *Second Class Citizen* se fera autour du concept d'« agentivité » tel que perçu par Francis Descarries. Selon Descarries (2008) l'agentivité serait le concept qui pourrait mieux définir et inscrire le féminin comme sujet/agent de son devenir. Elle déboute ainsi le concept d'« autonomisation » qui a un sens plus économiste et pourrait enliser la passivité. En revanche, l'agentivité rend le sujet plus actif en l'inscrivant au cœur des actions telle est la posture d'Adah dans *Second Class Citizen*. De Lagos à London, le parcours du protagoniste laisse entrevoir une vie d'expérience susceptible de construire une maxime féminine. C'est à dessein que l'auteure nous fait un récit marqué d'étapes ayant chacune un titre conséquent. De *Childhood* (Enfance) à *The Dictch Pull* (La traversée du fossé), Adah donne les signes d'un personnage aguerri et prêt à livrer une version originale du féminin. Cette idée a pour ancrage majeure la décision du protagoniste à s'adonner entièrement à l'écriture.

L'écriture devient ainsi un moyen de dépassement et d'ouverture d'une alternative qui empresse Adah comme la narratrice nous le fait savoir à travers ces lignes : « She was feeling this urge : *write, go on and do it, you can write* » (p. 174). Cette voix intérieure agissant sur Adah se substitue à son rêve du départ qui s'effrite aux travers des vicissitudes. En se saisissant de l'écriture, le protagoniste interroge à nouveau la vie de la femme à la lumière de sa propre expérience de mère. En effet, Adah parvient à la conclusion selon laquelle la condition féminine est plurielle et ne saurait être objet d'une prétention idéologique unitaire

au risque de créer des exclusions. De même, elle réalise que cette condition découle parfois des singularités comme c'est son cas d'immigrante et mère de plusieurs enfants dans une civilisation autre que celle de son Igbo natal. Autrement dit, le protagoniste se rend compte que l'agentivité féminine relève de soi dans un ensemble prosaïque.

Dès lors la nécessité d'aborder la question d'un point de vue subjectif s'impose sans toutefois rejeter le contenu heuristique des autres approches. C'est pourquoi de toutes les possibilités à l'esprit, le protagoniste opte pour une écriture de soi telle que cela transparaît dans ce questionnement:

She would study harder, then, to be a writer. But where would she start? [...] She could write about the people who came to borrow books, but she had to know about them. What discipline teaches people about people? Sociology? Psychology? Anthropology or history? (p. 177).

Le protagoniste se pose cet ensemble de questions après sa ferme conviction qu'il existe un lien intime entre l'auteur et ses créations (livres) : « Their [authors'] work is their brainchild [...] Books tell a great deal about the writers. It is like your [their] own particular child » (p. 176).

En établissant le lien entre le questionnement sous forme de monologue intérieur et les affirmations l'ayant précédé, le lecteur réalise qu'Adah choisit de parler de soi comme une spécificité dans l'ensemble. Ici, le soi arbore un sens à la fois personnel (autobiographique) et impersonnel (autofictionnel/collectif) ayant pour objet la connaissance de soi, de l'autre et du monde, car écrit Gillie Bolton:

Art has the power to help people to understand themselves, each other and their world. [As] creative use of imagination, [it] is a magical quality which marks us out as different from other creatures. It can deeply affect self- and world- views because it is attained through experience, exploration and expression than instruction. [...] creative explorative and expressive writing communicate psychological, social, cultural and spiritual truths. This insight can be achieved appropriately and gently when people give themselves permission to explore experience and express feelings, memories and knowledge through writing. (2011, p. 17-18)

Le protagoniste de *Second Class Citizen* s'approprié des fonctions et qualités de l'art et de l'écriture de soi comme une exploration sociale, psychologique ainsi qu'une affirmation d'une spécificité identitaire exprimées par Bolton. Cette approche dégage la singularité de l'être en ce qu'elle fait de l'auteure une incrédule vis-à-vis de l'ensemble, du consensus et de la vision unitaire. Il s'agit de l'effacement du centre et l'émergence des petits récits consacrant l'heuristique du postmoderne selon Denisa-Adriana Opera (2008, p. 15).

Cette émergence du petit récit transparaît dans l'attitude nouvelle qu'Adah adopte face à son époux jusqu'ici perçu comme le centre inébranlable de leur vie de couple. De fait, le protagoniste, s'étant rendu compte que tout émane de l'occupation réflexive et discursive de l'espace, se dresse contre le centre tel que perceptible dans cet extrait narratif :

Then he said 'in our country, and among our people, there is nothing like divorce or separation. Once a man's wife, always a man's wife until you die. You cannot escape. You are bound to him'. Adah nodded but reminded him that, among their people, the husband provides for the family and that a wicked man that knocked his

wife about ran the risk f losing her altogether. 'My father knocked my mother about until I was old enough to throw stones at him. My mother never left my father'. 'Yes', agreed Adah, 'but was there a month when your father dit not pay the rent, give food money, pay for all your school fees? Can you Francis, show me some vests or anything these children can lay their hands upon which can claim to have bought for them? No, Fancis, you have broken the laws of our people first, not me. (p. 182-83)

Ce passage retrace entre Adah et son époux une conversation dans laquelle le lecteur note une dispute. Laquelle dispute fait suite à la décision du protagoniste de divorcer d'avec l'époux. Le rappel des lois du mariage par Francis (l'époux) n'ébranle en aucun l'épouse qui lui rétorque la réciprocité de ces lois qui demandent également à l'homme d'être le pourvoyeur du couple. Autrement dit, si Francis a failli à sa mission, il revient à Adah de prendre sa responsabilité face à un époux qui serait irresponsable. C'est ainsi que l'épouse refuse d'entendre les récitals des règles traditionnelles du mariage.

À l'interprétation, cette discussion remet au centre du débat le statut du féminin entre tradition et modernité. L'une des subtilités du machisme (en relief dans le discours féminin) est cette ambiguïté du discours postcolonial consistant à exprimer à la fois « gratitude » et « revanche » selon les termes d'Amneh et Neimneh (2018, p. 6). Il se trouve que le sujet postcolonial crie à la fois « violeur » et « sauveur » à en croire Spivak (1995, p. 19) dans la mesure où il articule un va-et-vient entre tradition et modernité selon que l'une ou l'autre lui permet de dominer la femme. Francis exprime cette attitude face à Adah lorsqu'il remet en jeu la prévalence des règles traditionnelles du mariage qui, à l'origine, viole ces mêmes règles en ostracisant la dot.

Quand Adah prend la parole, elle rappelle ce fait et décide de surpasser cette dichotomie en optant pour l'irréversibilité de la modernité là où l'institution du mariage tient sur des règles fixes caractérisées par la rigidité de la loi. En d'autres termes, le protagoniste de *Second Class Citizen* abroge le débat sur l'ambivalence postcoloniale avec son cortège de d'hybridité et de mimétisme et oppose l'opération d'un choix entre convention traditionnelle ou celle moderne afin que la femme postcoloniale sache dans quel paradigme elle doit se définir. Cette thèse structure le petit récit en construction. C'est pourquoi le protagoniste brise le lien ombilical entre l'épouse-mère traditionnelle et celle qui vit désormais dans un monde moderne vers l'universalisme à travers ces propos : « And remember, Francis, I am not your mother. I am me, and I am different from her. It is a mistake to use your mother as a yardstick. » (p. 183).

Ces propos déboutant confirment la maturité du protagoniste et amènent le lecteur à saisir tout le sens d'un décentrage idéologique et même théorique qui sculpte la vision d'Adah. Dans un premier temps, il ressort de cette injonction que la figure de l'épouse-mère traditionnelle est désuète puisqu'elle émane d'un patrimoine spatial/culturel en lambeau. Dans le deuxième temps, elle soutient que le féminin ne peut désormais se théoriser qu'au présent et non dans une perspective nostalgique intangible. De ce point de vue, le récit de Buchi Emecheta esquisse solidement les fondements d'un féminin postcolonial susceptible de tenir sur une transversalité idéologique et culturelle sans en succomber. En revanche, il présente le

culte du féminin à l'aune des nostalgies identitaires comme le topos de la fragilisation de l'être féminin.

Aussi faut-il souligner que l'expérience d'Adah découle de l'imbrication de conditions féminines lui permettant de réaliser les intra-contradictions au sein du féminisme. Celles-ci se découvrent à travers les barrières raciales, identitaires et de classes sociales qu'elle s'efforce de transcender à Londres. En effet, les insuffisances théoriques du féminisme, selon Chandra Mohanty (1994), Hazel Carby (1982) se résument en un concept affreux que nous pouvons nommer une 'blanchisation' ou 'occidentalisation' du mouvement des femmes. Par conséquent, les femmes du tiers-monde refusent une « herstory » (H. Carby, 1982, p. 13), c'est-à-dire qu'elles estiment que le féminisme s'inscrit dans le continuum de l'impérialisme culturelle et idéologique. La nécessité pour ces femmes du tiers-monde de devenir sujettes de leur propre histoire décentre la conception universaliste du féminisme et fait émerger les tendances culturalistes/ethnographiques.

Ce repli sur soi apparaît comme une complicité qui pourrait enfoncer la femme du tiers-monde selon le petit récit d'Adah. Pour ce personnage, l'essentialisation des femmes au nom de l'espace, l'histoire et la culture ferait plus de tort que de bien dans la mesure où la mobilité est une réalité universelle. Ainsi refuse-t-elle d'absorber les injonctions négativistes liées à la différence telles que racontées par la narratrice :

She was beginning to learn that her colour was something she was supposed to be ashamed of. She was never aware of this at home in Nigeria, even when in the midst of whites. Those whites must have had a few lessons before out to the tropics, because they never let drop from their caution mouths the fact that in their counties, black was inferior. [...] This had a curious psychological effect on her. Whenever she went into big clothes stores, she would automatically go to the counters carrying soiled and discarded items, afraid of what the shop assistant might say. Even if she had enough money for the best, she would start looking at the sub-standard ones and then work her way up. This was where she differed from Francis and the others. They believed that one had to start with the inferior and stay there, because being black meant being inferior. Well, Adah did not yet believe that wholly, but what she did know was that being regarded as inferior had a psychological effect on her. [So] she was going to regard herself as equal of any white. (p. 70-71)

Ici, Adah réalise que la résignation à la différence est un autre piège qui contraint la femme du tiers-monde à l'isolement et au refuge dans les replis identitaires. Or la condition féminine telle qu'elle vit nécessite une prise en compte des réalités institutionnelles et culturelles qui l'entourent. En d'autres termes, le protagoniste prend en compte le fait qu'on ne peut être à Londres et vouloir vivre comme si l'on est à Lagos. Cette réalité l'amène à combattre le racisme et la classe psychologiquement en rejetant l'idée de la différence péjorative. Ainsi, le protagoniste s'efface du lot des victimes résignées et arpente le chemin d'égalité, de l'ensemble sur la base d'un féminin unique dans le sens des défis communs et omniprésents.

Ceci ne voudrait pas dire que le protagoniste d'Emecheta fait de celle-ci une auteure dissidente des théoriciennes du féminisme postcolonial. En revanche, il amène le lecteur à saisir l'ambiguïté au sein de cette théorie ainsi que ses insuffisances. En effet, Emecheta dénonce une fausse alliance au nom d'une culture qui efface à priori le féminin. Autrement

dit, la femme Igbo ne saurait s'émanciper en restant accrochées à l'orthodoxie des normes culturelles au regard du mariage et le statut de la femme tel que peint dans *Second Class Citizen*. Par ailleurs, la femme Igbo vit désormais dans une aire géoculturelle différente de celle qui était la sienne en Afrique traditionnelle. En conséquence, le pacte du féminisme avec petit « f » de Buchi Emecheta définit le féminin au sein d'une modernité, d'une transversalité et non dans les paradigmes nostalgiques et forclos.

Le petit récit en émergence dans *Second Class Citizen* prend en compte l'existence d'un féminisme dit « africain » dont la structure et la forme, selon Marren Akatsa-Bukachi (2005), doivent être revues et renforcées. Pour Emecheta, cela ne se fera pas dans un passé identitaire/culturel. Il n'y a que le présent et ses vecteurs transversaux et existentiels, défis actuels du féminin, qui construisent le féminisme comme attitude réactionnaire au patriarcat. Il va falloir donc extirper des arguments ce nihilisme ethnique et clanique qui balaie du revers de la main l'existence des inégalités sexuelles dans la civilisation Igbo comme le soutiennent Oyèronkè Oyewumù (2002) et Ifi Amadium (1997). L'idée du féminisme africain doit ainsi s'exonérer du repli identitaire en se laissant inféoder aux principes basic du féminisme comme canal d'émancipation de la femme. Tel est l'envergure du petit récit d'Adah qui remue le postcolonialisme et le féminisme au nom d'un postmoderne incarnant le prévaut de la subjectivité, l'incrédulité et l'instabilité de tout système.

CONCLUSION

Fondé sur la problématique du rapport entre les mouvances postcoloniale et féministe, cet article a montré comment Buchi Emecheta traite le postmoderne dans *Second Class Citizen*. L'œuvre apparaît comme une véritable réécriture du postcolonialisme et du féminisme qui émanent de la pensée postmoderne. À ce titre, elle porte en son sein des caractéristiques épistémologiques du postmoderne notamment l'incrédulité, la remise en question, le décentrage, l'opposition de deux récits, le refus de l'unitaire. Cet ensemble de traits énumérés dégage dans le texte de l'auteure une structure dialectique intra-idéologique qui fait de l'écriture d'Emecheta le symbole de l'effacement des limites, de la recherche du juste milieu et de la prévalence de la fluidité e termes de mouvance idéologique. Ainsi l'œuvre consacre-t-elle un *petit* récit sorti des petits récits qu'étaient le postcolonial et le féminisme. Au regard de ce *petit* récit, le postcolonial et le féminisme s'appréhendent comme des récits devenus *grands* dans le sens de métarécit c'est-à-dire oppressifs et trop essentialisant. En réaction, le texte de Buchi Emecheta déstructure les principes orthodoxes de ces deux récits desquels émerge celui du protagoniste de *Second Class Citizen* qui articule expérience personnelle et réalités ambiantes ou existentielles dans le féminisme.

BIBLIOGRAPHIE

ABUSSAMEN K. Amneh et Shadi S. Neimneh, "Chinua Achebe and Postcolonial Ambivalence : Gratitude and Revenge in Things Fall apart, No Longer at Ease, and

- Arrow of God”, *American Journal of Creative Education*, Vol. 1, N° 1, 2018, pp. 1-12
- ACHEBE Chinua, *Man of the People*, New York, Doubleday Press, 1966
- AIDOO, Ama Ata, *Changes*, London, Heinemann, 1991
- _____, *The Girl Who Can And Other Stories*, Heinemann, 1997
- AKATSA-BUKACHI, Marren, “African feminism, does it exist?” *Tanzanian gender Networking Programme (TGNP) Gender Festival*, 6-9 September, Tanzania, 2005
- AMMA Darko, *Faceless*, Accra, Sub-Saharan Publishers, 2003
- BÂ Mariama, *Une si longue lettre*, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines, 1979
- BADINTER Elisabeth, *Faire fausse route*, Paris, Odile Jacob, 2003
- BARRET Michele et ANNE Phillips (dir.), *Destabilizing Theory. Contemporary Feminist Debates*, Stanford, Stanford University Press, 1992
- BEAUVOIR Simone de, *The Second Sex* [1949], New York, Vintage Books, 2009
- BHABHA Homi K., « Of Mimicry and Man : The Ambivalence of Colonial Discourse », *Discipleship*, vol. 28, New York , MIT Press, 1984, pp. 125-133
- BOLTON Gillie, *Write Yourself: Creative Writing and Personal Development*, London, Jessica Kingsley Publishers, 2011
- DESCARIES Francine et Lyne Kurtzman (dir), Faut-il refuser le Nous- femmes pour être féministe au XXIe siècle ?, Acte de colloque, Québec, (UQAM), 06 mai, 2008, Cahier de l’IREF, n° 19, 2009
- EMECHATA Buchi, *Second Class Citizen*, London, Heinemann, 1974
- KOLAWOLE Mary E. Mudipe, *Womanism and African Consciousness*, Trenton, NJ: African World Press, 1997
- FELDNER Maximilian, *Narrating the New African Diaspora: 21st Century Nigerian Literature in Context*, Switzerland, Palgrave Macmillan, 2019
- LEWIS Desiree, *African Feminist Study: 1998-2002. A Review Essay for the African Gender Institute’s “Strengthening Gender and Women’s Studies for Africa’s Social Transformation” Project*, juin 2017, disponible sur <https://www.researchgate.net/publication/318402880>
- LYOTARD Jean-François, *The Postmodern Condition: A Report on Knowledge* [1979], trans. Geoff Bennington and Brian Massumi, Manchester, Manchester University Press, 1984
- MEDJDOUB Kamel, “L’ambivalence spatiale comme symbolique de l’ambivalence identitaire dans Histoire de ma vie de Faghma Aith Mansour Amrouche ?”, *Multilinguales*, Alger, n° 8 , 2017, pp. 242-246

- MOHANTY T. Chandra, *Third World Women and the Politics of Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, 1991
- _____, *Under Western Eyes: Feminism Scholarship and Colonial Discourse*, Durham, Duke University Press, 1984
- OPERA Denisa-Adriana, “Du feminism (de la troisième vague) et du postmoderne”, *Recherches féministes*, vol. 21, n° 2, 2008, PP. 5-28
- OYEWÙMI Oyèronké, “Conceptualizing Gender: The Eurocentric Foundation of Feminist Concepts and Challenge of African Epistemologies”, *Journal of Culture and African Women Studies*, 2002
- RICH Adrienne, Notes Toward a Politics of Location [1984] in *Women, Feminist Identity and Society in 1980s*, ed. Mariam Diaz-Diocaretz et Iris M. Zavala, New York, John Benjamin Publishing Company, 1985
- SHARRAD Paul, “Frailty and Feeling: Literature for Our Times” in *Literature for Our Times: Postcolonial Studies in the Twenty-First Century*, ed. Bill Ashcroft et al, Amsterdam-New York, 2012
- SIM Stuart, *Fifty Key Postmodern Thinkers*, London & New York, Routledge, 2013
- SPIVAK C. Gayatri, “Can the Subaltern Speak?” in *Marxism and the Interpretation of Culture*, (Eds) C. Nelson & L. Grossberg, Illinois, University of Illinois press, 1988
- UMEH Marie, “Buchi Emecheta” in *Postcolonial African Writers: A Bio-Bliographical Critical Sourcebook*, (Ed.) Pushpa Naidu Parekh and Siga Fatima Jagne, Connecticut, Greenwood Press, 1998